

Écrire « au plus profond de l'air »

Jacques Paquin

Numéro 114, été 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36909ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paquin, J. (2004). Écrire « au plus profond de l'air ». *Lettres québécoises*, (114), 8-9.

Écrire « au plus profond de l'air »

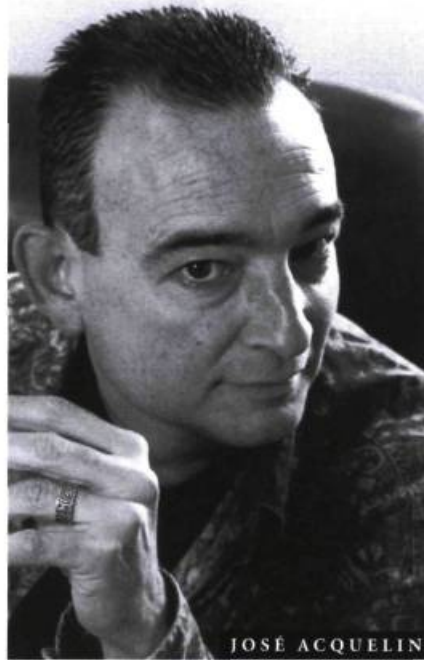
La parution du premier recueil de José Acquelin à l'Hexagone en 1987 nous a fait découvrir l'œuvre d'un poète pour qui l'agitation du monde apparaît bien vaine « face à la peur immobile de la duperie ». (Tout va rien)

PROFIL | JACQUES PAQUIN

LE MARCHEUR IMMOBILE

*je dis que je suis le piéton immobile
qui laisse la terre tourner sous ses pieds
pour savoir que je n'ai pas à avancer
afin de savoir que tout marche sans moi
(Le piéton immobile)*

Cette année-là, José Acquelin est venu rafraîchir la figure du poète déambulant dans les rues de la ville, figure incarnée par Jean-Jacques Rousseau, Baudelaire, Apollinaire ou Jacques Réda en France, Alain Grandbois, Gaston Miron et Jacques Brault au Québec. Le poète y est représenté chez Acquelin comme un désœuvré, occupé à une fertile oisiveté (c'est très baudelairien, ça), qui pose sur son entourage un regard pas tant désabusé que désenchanté. La promenade du poète possède de multiples dimensions dont la rêverie métaphysique n'est pas la moindre : « je marche dans les yeux tombés de pluie / je marche dans le crâne de la nuit / je marche dans un printemps dans la gravelle des âges / je marche et je m'arce / dans la tabagie du cosmos » (*Tout va rien*). Mais on ne saurait taxer Acquelin de nostalgique, bien que le poète écrive en ne ménageant pas l'observation candide, comme s'il voulait à chaque vers récupérer toute la saveur de l'enfance. Comme c'est souvent le cas chez de nombreux poètes et écrivains québécois, l'écriture, parce qu'elle est artifice, est dévalorisée au profit des signes que la nature invite à lire. Dans *L'orange vide*, journal publié aux Intouchables où sont consignées des pensées en forme de sentences, Acquelin écrit : « Nous sommes si loin de l'écriture naturelle du monde. Alors j'écoute une amie qui me dit ne pas oublier de regarder, samedi qui vient, une conjonction de Lune, Jupiter, Mars et Vénus. Mais je lève la tête et vois en plein jour bleu la constellation lente et haute de quatre goélands à bec cerclé. » La candeur est donc une forme d'art mais aussi un travail formel. C'est cette exigeante ascèse que tente de maintenir recueil après recueil celui qui s'est fait connaître par ses trois premières publications aux Éditions de l'Hexagone (*Tout va rien*, 1987, *Le piéton immobile*, 1990 et *Chien d'azur*, 1992). Les trois derniers parus à ce jour (*L'oiseau respirable*, 1995, *Là où finit la terre*, 1999, et *L'inconscient du soleil*, 2003) marquent un passage significatif au plan éditorial : Acquelin a transité de la prestigieuse maison de l'Hexagone, qui a présidé à la naissance de la poésie québécoise moderne, aux Herbes rouges, lieu éminent de l'exploration formelle. Pourtant, cette mutation reste exclusivement éditoriale et n'inaugure en rien ni une nouvelle manière ni une remise en question de la thématique des premiers recueils. Il reste que ce choix entraîne des conséquences sur le statut d'Acquelin aux yeux de la nouvelle génération de poètes. Ce marcheur, porté par une tentation métaphysique, voire mystique de l'écriture, peut être décrit à partir d'un mythe essentiel dans cette œuvre, le mythe d'Icare, qui traduit bien le rêve de l'envol vers le ciel et le soleil. On pourrait parler de deux tendances



JOSÉ ACQUELIN

complémentaires dans cette poésie, l'une qui met en valeur les objets du monde qui partagent la rondeur : le ciel, le soleil, la terre, l'œil, rondeur qui peut à la limite renvoyer à une certaine vacuité, comme en font foi les occurrences du zéro dans cette poésie (un titre comme *L'orange vide* est suggestif). En outre, on croirait sans peine que les poèmes de José Acquelin sont venus tout droit de dessins d'enfants. Un dessin d'aquarelle de préférence, à cause de la luminosité (*Là où finit la terre* s'ouvre sur le portrait d'un enfant, un petit « enfant [qui] n'a pas besoin de devenir grand pour se sentir dépassé et être heureux – sans le savoir – de l'être »), où il y aurait les incontournables du paysage : le ciel, avec l'inévitable bleu, un petit nuage, des oiseaux, des arbres, le soleil qui brille fort au-dessus de la terre, de la verdure, un personnage ou deux, un chien peut-être.

D'autre part, l'oiseau, dont on trouve de multiples représentants disséminés dans l'œuvre, est l'objet d'une grande admiration sur sa liberté et sa possibilité de survoler la terre des hommes qui, quant à eux, conservent encore l'illusion de se déplacer. Le poète invite son lecteur à s'élever avec lui : « Depuis

que les oiseaux chantent, chacun sait que le vol est une joie de la conscience. Il n'y a pas d'heure de départ précise pour s'élever ni de direction absolue : la liberté s'émeut à se découvrir ; on apprend cela aux dépens de ceux qui multiplient les peurs et les contraintes. » (*Là où finit la terre*)

Mais si la poésie d'Acquelin chante la vie des commencements, comme l'enfance et l'émerveillement, qui est une forme d'éternité toujours recommencée, on est frappé par le nombre de vieillards qu'on croise au hasard des promenades du poète solitaire. Ce sont eux, hommes ou femmes que la vie pousse progressivement vers le néant, qui attirent les regards de l'observateur immobile, le plus souvent dans un parc ou sur le trottoir, les lieux de la ville où il est encore possible de se retirer loin de ses rythmes trépidants. Le fait est assez rare en poésie québécoise pour mériter notre attention. On trouve une véritable galerie de ces personnages qui occupent plusieurs pages de *Là où finit la terre* :

Ou on fait comme ce vieil homme, qui s'assoit au coin d'une rue passante, probablement fatigué de rester chez lui. Il se laisse imprégner du mouvement, sur le trottoir et dans la rue. Puis il lève la tête, fixe une percée de lumière entre les nuages.

LA FORME DU POÈME

Cette écriture s'exprime dans une forme à la fois relativement libre mais insérée dans un certain cadre formel. Libre, dans la mesure où c'est la prose qui l'emporte sur la forme versifiée qui domine l'ensemble. Le rythme,

toutefois, reste cantonné dans une métrique relativement courte, la respiration du poème semble mieux s'accommoder de fragments composés de quelques vers. Seuls *Là où finit la terre* et, de manière encore plus accentuée, le dernier recueil paru, *L'inconscient du soleil*, échappent à cette règle, mais il est piquant de constater que si les poèmes sont beaucoup plus longs, ils sont tout de même construits à partir de l'usage systématique de quatrains. C'est l'écrivain français Barrès, je crois, qui affirmait que derrière l'ironiste se cachait un élégiaque. Voilà une réflexion qui convient parfaitement à José Acquelin. La forme brève semble plus propice à cette ironie à peine appuyée qui traverse les recueils, alors que la forme longue confère au plus récent d'entre eux un lyrisme plus affirmé. La souplesse de la syntaxe épouse aussi bien le vers que la prose, largement pratiquée dans *Là où finit la terre* ou *L'inconscient du soleil*.

En règle générale, les poèmes d'Acquelin, pris individuellement, répondent à deux grands mouvements : d'abord le constat, la description, la captation du monde sensible qui l'environne ; puis un second mouvement qui accomplit un retour sur la perception des choses, très semblable à la maxime ou à l'épigramme. De sorte que la chute du poème s'accompagne régulièrement d'une interprétation bien particulière de l'événement ou de l'objet qui a attiré l'attention du flâneur urbain. Serions-nous en présence d'un poète philosophe ? Pourquoi pas, car, quoi qu'en dise le poète, qui pratique la non-pensée de la philosophie orientale et à laquelle il puise de nombreuses citations lapidaires, ce « piéton immobile » ne départage pas l'observation de la leçon des choses :

*il y a le soleil les peupliers
un homme en bleu qui donne
des cacahuètes aux pigeons
et à un écureuil du parc
puis en un instant
tout le système solaire
est un ensemble vide
qui se remplit
ici
est-ce
pour et par cela
que la mort est ailleurs ? (Le piéton immobile)*

Cette alternance entre l'observation et la réflexion semble propice à la juxtaposition de vers, proche de l'art du collage. Dans un numéro de *Lettres québécoises* qui soulignait les quarante ans de l'Hexagone, Acquelin s'était amusé à bricoler un poème à partir de vers empruntés à d'autres

poètes. C'est en tout cas ce qui pourrait expliquer qu'on puisse lire de nombreux vers isolément, comme des sentences. Les notations qui composent *L'orange vide* montrent à l'évidence l'attrait du poète pour l'écriture diariste, forme d'écriture qui n'est sans doute pas étrangère à la brièveté du discours. On pourrait croire à certains moments que le poème est le fruit de notules prises au jour le jour dans un cahier d'écriture conçu, entre autres, comme un « herbier de nuit », expression qui titre l'une des sections du journal.

DE L'ENVOL À LA GRAVITÉ

JOSÉ ACQUELIN L'OISEAU RESPIRABLE LES HERBES ROUGES / POÉSIE



Montaigne affirmait que « philosopher, c'est apprendre à mourir ». Bien que les critiques parlent généralement de José Acquelin comme d'un doux ironiste (les photos de quatrièmes de couverture nous laissent imaginer une généalogie elfique), il ne faudrait pas négliger la présence de la mort, décelable dans chaque poème et qui fait de cette œuvre une poésie somme toute empreinte de gravité. Une affirmation comme celle-ci, « J'ai toute ma vie pour me tuer » (*L'orange vide*), qui marque ses débuts en écriture, a de quoi remettre en question toute tentation de confiner cette écriture à l'expression d'un optimisme béat.

Ce qui nous conduit à un dernier aspect de cette poésie : le culte de la pensée paradoxale. La parole peut être retournée comme un gant. Acquelin éprouve un malin plaisir à se jouer des lieux communs. Le poète trouve la parole dans le silence, la solitude dans la multitude, le bonheur dans son absence, l'écriture dans sa négation même, et l'amour « dans le détachement ultime qui rend inutiles le bonheur comme le malheur » (*L'inconscient du soleil*). Ce marcheur discerne son trajet dans ce qui le dérout le plus : « En bon

mortel, l'inexistence est le plus beau des anciens projets. La vérité ne compte pas, elle chiffre notre nullité. Si l'on m'aime encore, ce ne sera plus moi. » (*L'inconscient du soleil*). Comme la paupière qui, à chaque battement, vient laver la pupille de l'œil, le poète observateur ferme et ouvre sans cesse les yeux pour se refaire une candeur : « je suis un naïf et d'ici / je ne peux guère t'en dire moins / qu'un œil en puits de lumière » (*L'oiseau respirable*, p. 14).

C'est dans l'apparente finitude du monde que José Acquelin, poussé par une perpétuelle insatisfaction de l'être, cherche à saisir, dans le tracé sinueux d'un oiseau en plein vol, dans un morceau de ciel dévoré par les nuages ou dans la pose fatiguée d'un homme assis sur un banc de parc, ce qui rend l'existence plus vraie, c'est-à-dire plus authentique.

La Passion du livre

livre

Quel plaisir !

Impression soignée
de vos livres, périodiques
et brochures à court
et moyen tirages
(couleur ou noir et blanc)

Retrouver mon LIVRE le soir...

AGMV Marquis
Imprimeur inc.

MEMBRE DU GROUPE SCABRINI

Montréal **Cap-Saint-Ignace**
Tél.: 514.954-1131 Tél.: 418.246.5666
Télé.: 514.954-0004 Téléc.: 418.246.5564
Internet : agmv@agmv.com